

Autoportrait d'une co-chercheuse à St Eble en 2004

Mireille Snoeckx

Je n'ai pas écrit tout de suite après St Eble. Le tourbillon de la vie sans doute qui nous reprend dès notre retour et que j'ai souvent signalé. Mais aussi comme un sentiment d'une nécessité d'un regard sur moi-même avant de tenter l'aventure d'un compte-rendu de groupe. En même temps, la conviction qu'un travail sur soi, sur ce qui s'était passé à St Eble pour moi, pouvait permettre de comprendre un peu plus l'activité de co-chercheurs, mais aussi le thème qui nous réunissait. J'ai donc laissé traîner cette nécessité, ne trouvant jamais un moment pour laisser venir quelques mots sur l'écran, juste l'idée d'un Autoportrait¹ comme musique de fond dans ma vie quotidienne.

Ce que je sais : le temps chronologique n'est pas l'élément structurant du portrait, c'est plutôt par touches qu'il s'agit de procéder. À la manière d'un peintre impressionniste. Il me semble qu'à travers un Autoportrait, il me sera possible d'approcher des concepts fondateurs de la recherche et de re-vivre au plus près l'essence même de la démarche. Ce que je ne sais pas en encore, c'est comment peindre

¹ Selon Ph. Lejeune (1998), l'autoportrait diffère de l'autobiographie car « l'autobiographie est avant tout un *récit*, qui suit dans le temps *l'histoire* d'un individu, alors que l'essai ou l'autoportrait (par exemple *La difficulté d'être*. 1947, de Jean Cocteau) sont avant tout des tentatives de synthèses, dans lesquelles le texte s'ordonne logiquement, selon une série de points de vue, ou selon les étapes d'une analyse, et non pas chronologiquement. » (p.23.)

l'Autoportrait, à partir de quoi commencer, mais, à ce moment de l'écriture, je me chuchote cette phrase de M.Duras (1993) comme elle me vient : "Si je savais d'avance ce que je vais écrire, pourquoi l'écrirais-je ?"².



Ecriture

Après chaque entretien, A et B étaient invités à un temps d'écriture. En effet, dans le dispositif

² « Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine.

Ecrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait - on ne le sait qu'après - avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante aussi. » (Duras, 1993, p.53)

proposé cette année, chaque entretien se terminait sans qu'il y ait d'échanges et de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui venait de se dérouler. A et B se séparaient et prenaient une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, de façon à relever les éléments qui leur semblaient pertinents au thème étudié. L'intention étant de garder chaque expérience la plus pure possible pour que chacun puisse s'y rapporter plus tard avec le minimum d'interférence issue de commentaires, de justifications ou d'appréciations.

Je ne me suis pas posée la question de l'écriture au cours de la recherche. Ni demandé si j'allais pouvoir écrire, si j'allais savoir écrire, comme si, dans les tâches qui étaient proposées, les choses allaient de soi, que l'écriture et moi, nous étions suffisamment compagnes, nous cheminions suffisamment ensemble pour que nous n'ayons pas à nous questionner. Pour tout dire, je me suis glissée dans l'ensemble du dispositif proposé, préoccupée de le comprendre au moins pour débiter, étant entendu que la recherche, c'est, justement, dans notre démarche, l'émergence d'inconnues.

Lorsque je reprends mon cahier de notes, je constate que le mouvement d'écriture a commencé bien avant la consigne enchâssée dans le dispositif. J'ai d'abord écrit ce que j'entendais, ce que je comprenais du projet, et, d'emblée dans le mouvement d'écriture, j'ai souligné ou entouré certains mots ou groupes de mots. Ainsi, déjà, à l'écoute du discours de Pierre, il y a une mise en ordre des idées exposées, par une mise en page, des flèches, des retraits, comme si la trace écrite reconfigurait le discours pour en faire un objet sur lequel je pouvais revenir, une matérialité que je pouvais reprendre, si nécessaire. Ce qui attire ainsi mon attention lorsque je reprends le cahier, c'est combien l'écriture a belle allure, comme elle paraît structurée, structurante, comment elle met en évidence le thème entremêlé qui nous fera sans cesse osciller entre *le geste même de l'évocation*, son amorce, la mise au travail, comment ça mène, comment je me défends, comment je réagis aux mots *et sa dimension de relation à l'autre et à moi-même*, c'est-à-dire **le rôle de l'intersubjectivité dans l'évocation**. Pour approcher le geste d'évocation, la dimension de relation est à considérer, non pas seulement en tant que telle, mais parce qu'elle permet de décliner les variations du geste, et par-là même de le décrire et le désigner.

Si je tourne les pages, je vais retrouver cette écriture structurante, mais qui se dessine autrement, selon qu'elle rapporte nos échanges en sous-groupe, selon qu'elle archive les « modèles » que nous avons construits. Cependant, à chaque fois, l'écriture n'est pas éclairante d'emblée, mais c'est la forme qu'elle a prise dans l'espace de la page, ses marques particulières, dessins, nuages, flèches, c'est la forme qui configure ma lecture, mes re-lectures, c'est la forme qui me permet de prendre pied dans le texte et dans l'usage des mots.

Il y aussi une *autre* écriture dans le cahier, une écriture qui s'étale, ou plutôt qui hache l'horizon de certaines pages, l'écriture de l'après-coup, celle d'après les entretiens. Elle court, elle court, mais elle n'a pas la même allure selon les différents entretiens, selon aussi que j'ai été B ou A. Lorsque je suis B, elle souligne la fatigue d'un entretien à l'autre, mais aussi les vibrations émotives, mon sentiment de maladresse, mes inquiétudes, ma fragilité. Elle tremble. La ligne d'écriture est plus haute, moins retenue, plus nerveuse. Lorsque je suis A, l'écriture danse comme si elle voulait capter et « rapter » ce qui s'est passé. Elle a l'air de s'échapper et de courir sur le papier, ou encore, elle se fait aussi absente. J'ai laissé un espace vide après un des entretiens. Jeter mon vécu de A dans le vagabondage de mon écriture, là, tout de suite ne m'est pas possible pour cet entretien. Je n'ai pas osé abandonner les mots, les laisser s'étaler, de peur de les relire ou qu'ils soient lus. Je me dis que j'y reviendrais. L'espace est toujours vide aujourd'hui. L'espace vide correspond à un vécu de référence, lié à l'écriture, un papier plié dans ma boîte aux lettres à l'université, un papier rose que je n'avais pas lu tout de suite lorsque mes doigts l'avaient attrapé. Un papier de petit bonheur mais dont j'avais peur qu'il soit une étincelle de souffrance, et dont je retardais la prise de connaissance au moment où je le vivais la première fois, et que je diffère encore aujourd'hui, un vécu dont la trace est inscrite par l'absence de mots et de figures. Il y a ainsi comme une répétition, une analogie dans la signification du vécu, du ressouvenir et du mouvement d'écriture.

L'écriture n'est donc pas seulement une trace de pensée, elle est aussi, dans la manière dont je la vis, un autre moi-même, une forme vivante de moi. Elle est à considérer dans ses différentes variations pour comprendre *qui* cherchait, *qui* était sujet, *qui* était là à St Eble,

et comment cela pouvait nuancer la constitution des données de notre recherche.

À l'aube de la seconde journée, je prends d'abord la question de Pierre, "Comment vous avez écrit", comme une question technique. Elle me renvoie, à ce moment-là, à mon oubli de l'autre face aux éventuels problèmes d'écriture, donc à une certaine incompétence de ma part en tant que co-chercheuse. Elle me plonge aujourd'hui dans la question de la place de l'écriture dans la recherche, sa signification, sa « signifiante »³, dans l'instant, dans l'après-coup, dans l'analyse. Je comprends mieux mon obsession Journal, mes désirs correspondance, mon attention à faire pratiquer de l'écriture, sous n'importe quelle forme, pour les étudiants. L'idée première me semblait : de l'écrit à tout prix, comme bagage, comme mémoire, comme pensée. J'entrevois, aujourd'hui, que la forme de l'écrit est une dimension de la recherche dans sa forme même, dans sa modalité d'expression, pas uniquement dans sa modalité de contenu. L'écriture est un indice, une partie constituante de la recherche et la comprendre et l'analyser, pas seulement dans son contenu, le produit, mais dans sa production, le mouvement de pensée subjective, me paraît une dimension nodale pour une démarche de recherche en première personne.

Être B d'abord.

Le dispositif proposé par Pierre cassait le lien A et B habituel pour mieux s'en distancer, pour mieux l'approcher, pour le considérer d'un point de vue plus analytique. Encore un coup de la réduction.

Dans une approche en première personne, c'est A qui est important. C'est sur la position de A, les actes de A que se centre l'analyse. Lui seul détient le savoir de ce qu'il a vécu, que ce soit la tessiture de la situation de référence ou la perception de l'accompagnement de B. Ainsi, avec ce dispositif, Pierre inscrivait notre démarche dans la psychophénoménologie certes, mais il imprimait aussi des effets méthodologiques sur le déroulement de la recherche. D'emblée, la coupure entre A et B a été relevée comme un clivage : nous sommes restés les B,

même quand nous sommes devenus A, comme si la première attribution déterminait quelque chose dans la forme de la recherche ou dans son déroulement ou encore dans la production des données du groupe. Lorsque, au cours de la première journée de travail, le groupe travaillait à pointer ce qui s'était passé pour nous, les B, les membres de l'autre groupe nous ont demandé ce que nous pouvions bien avoir à dire, puisque nous n'étions pas A. Des remarques ont fusé : "Voilà les B". Si je prends au sérieux le pari des ethnométhodologues qui soulignent que tout est signe et que tout groupe fonctionne dans une mise en scène de son action sociale, le dispositif de Pierre peut être considéré comme un *breaching* : c'est un type d'expérience qui consiste à se comporter de manière différente de celle pratiquée habituellement. "C'est un procédé remarquable pour faire dérailler les interactions, rendre inapplicables les routines, forcer à les mettre en question, à en chercher l'origine, le but, la valeur, la nécessité. C'est une méthode cognitive très fructueuse, qui, en bousculant la logique habituelle des idées et des comportements, permet de faire apparaître des perspectives, des horizons nouveaux, c'est-à-dire, en fin de compte de produire du sens." (H. de Luze, 1997, p.29). Après chaque entretien d'explicitation, il y a toujours un moment de partage entre A et B. Cette année, le dispositif ne le prévoit pas et même l'interdit : "Chaque entretien se termine sans qu'il y ait d'échanges et de commentaires entre interviewé et intervieweur sur ce qui vient de se dérouler. Quand l'entretien est déclaré fini, les protagonistes se séparent (c'est-à-dire qu'ils ne restent pas du tout côte à côte, mais changent de lieux) et prennent une dizaine de minutes pour noter le déroulement de l'entretien selon leur point de vue, et les points qui semblent pertinents au thème étudié". (Vermesch, 2004). Cette rupture dans notre pratique habituelle est un élément important dans la production des données. Elle aura des répercussions sur la conduite des personnes (tous ne pourront s'y conformer et beaucoup auront besoin d'un « après partage »), ce qui souligne la nécessité des retours en recherche, mais surligne la relation intersubjective spécifique à l'œuvre dans l'entretien d'explicitation. De même, mais étais-je en mesure de bien le comprendre à ce moment-là, cette rupture s'est révélée un élément méthodologique déterminant, pour mieux approcher la description du geste d'évocation, en apprécier les difficultés et

³ Signifiante ... Je la distingue de signification dans le sens que la signification d'un mot est largement partagée par une communauté, avec son histoire certes, ses nuances, ses différentes déclinaisons. Quant à « signifiante », c'est ce qu'un individu comprend, non pas seulement du mot en lui-même, mais de l'activité, du vécu de ce mot dans son existence subjective même. C'est aussi le message que le mot propose à l'individu...

les composantes, dans une focalisation de la présence à soi, de soi dans son rapport avec l'acte même d'évocation.

Une des grandes difficultés sera, pour nous, de ne pas « être piégés » par la relation intersubjective et de tenter d'approcher le geste de l'évocation dans le cadre de la dimension intersubjective. En effet, notre premier mouvement, c'est de repérer ce que l'autre, ce que les paroles de l'autre ont provoqué en nous. C'est sans aucun doute nécessaire, mais pas suffisant pour comprendre le geste d'évocation. C'est la première couche de vécu, celle qui a déterminé notre confort, notre inconfort, notre possibilité de ressouvenir, sa qualité, etc. Elle prend donc une place importante dans nos échanges et nos échanges peuvent n'explorer que cet aspect-là de la relation. La manière dont nous restituons ces effets peut nous entraîner à mettre en forme des catégories de B suffisamment bons, performants, experts, c'est-à-dire à étudier les effets de la relation à l'autre, à oublier les conditions autres que B qui facilitent ou perturbent l'évocation et à même ignorer la manière dont le geste s'effectue.

Je ne me suis pas précipitée pour être A. La plupart d'entre nous rêve et désire être A, ce que je partage. Cette possibilité d'être en contact intime avec soi dans ce qui se désigne encore comme la position de parole incarnée est une expérience si puissante, si jubilatoire, qu'elle agit, il me semble, par moments, comme une sorte de drogue. Cette connexion avec soi qui a la particularité de nous faire revivre un moment de notre passé, dans des aspects dont nous n'avons pas été nécessairement conscients au moment où nous l'avons vécu, est un trésor d'Ali Baba, et ceux qui y ont goûté souhaitent y revenir. Peut-être devrais-je taire cette ivresse des sens et de la conscience. Mais être A, c'est se connaître un peu plus, un peu mieux, cela ne veut pas dire que c'est se reconnaître beau, brillant, idéal. C'est toucher à l'essence de soi dans ses nuances, ses émotions, ses vertiges, ses connaissances. C'est aller au-delà du vécu immédiat, c'est accéder à des morceaux de soi dans sa signification d'existence profonde. Je pense en effet que chaque incursion dans le vécu nous donne des indications sur nous-mêmes, nous fait signe. À nous d'y souscrire ou non, de le reconnaître ou pas. J'ai donc choisi d'être d'abord B. Comme le dispositif prévoyait l'obligation des deux rôles, autant commencer par celui qui me semblait le

moins jouissif, celui qui teintait d'inquiétude mon esprit. Je n'ai pas l'occasion de m'exercer régulièrement à des entretiens. J'utilise des gestes d'évocation dans mon quotidien professionnel, mais pour de brefs moments. Je mets en scène le geste d'attention pour des groupes d'étudiants, fais expérimenter le rapport à soi, je dirais de manière fugace, presque en contrebande. Je ne me sens pas experte et encore moins experte dans un groupe tel que le nôtre. Reconnaître une fragilité, admettre que je me charge d'attentes qui ne sont peut-être pas réelles, ou qui sont peut-être vraies, c'est aussi mettre en évidence que le contexte de la recherche a une influence sur la production des données, qu'il n'y a pas de neutralité de la recherche, et que, même si nous sommes à l'intérieur d'un groupe de proximité, se jouent aussi des images de soi et de l'autre qui peuvent affecter l'espace intersubjectif de la rencontre : « Quelles sont les images de moi que l'autre a de moi et que je ne sais pas ? Qu'est-ce que je projette, attends de l'autre ? » Deux phrases cueillies et recueillies dans mon cahier de notes...

Dans ce moment où je perçois ma fragilité, mon inévitable incompetence (que sais-je de ce qui convient à l'autre ? Qui suis-je pour savoir ce qui convient à l'autre ?), dans ce moment où surgit une certaine angoisse, je me rassure de la contrainte du dispositif, avec l'idée de l'exercice et, avec le fait que ce qui compte, c'est d'être un B. Un B suffisamment bon serait tellement confortable et sécurisant ; un B, même maladroit, permettra de faire saillir certaines composantes qui pourraient passer inaperçues. Je lâche donc le sentiment de performance et prends note de la consigne : un moment court dont on a envie de parler, des choses récentes, faire explorer toutes les facettes du vécu, les actes cognitifs, les mouvements affectifs, la corporéité, la sensorialité.

Ce dont je me rends compte, c'est que, toute la partie *Remplissement conceptuel*, la première étape de notre travail de recherche, cette partie qui a précédé le moment de la consigne, semble s'évanouir pour moi. Est-ce à dire qu'elle ne va pas teinter la démarche ? En tout cas, la page si bien structurée disparaît. J'ai l'attention mobilisée par mon devoir d'être B.

Je me retrouve avec le projet de trois entretiens. Qui prendre comme A ? Je me dis que je vais jouer le jeu, prendre le A qui viendra, celui qui sera libre au moment du changement. C'est important de relever que ce n'est pas

aussi simple que cela. Comme, pour le déroulement des entretiens, j'ai choisi la véranda, j'aurai l'occasion de percevoir quelques conduites autour du point café qui peuvent laisser accroire des recherches de personnes particulières, des stratégies d'évitement, peut-être. D'ailleurs, lorsqu'il s'agira d'aller à la recherche d'un B, je pourrai constater qu'il n'y avait que des A à la pause café... Où étaient les B ? Plusieurs membres de notre groupe, le deuxième jour, au moins trois, n'auront que deux entretiens.

N'empêche, je suis heureuse de commencer avec un A que je connais pour mon premier entretien. Sa disponibilité me permet de suspendre l'angoisse en toile de fond. Ma peur surgit dans un rire, au moment de mon premier essai de contrat et de consigne. C'est tellement inhabituel. Je remarque que j'ai à me défaire de ce qui de A m'est familier et tendre pour formuler le contrat de recherche. En même temps, je ne sais pas bien m'y prendre à faire cette chose-là. Reprendre ensemble ce pourquoi nous sommes là, me rassure, me glisse dans la tâche et dans l'entretien. Il m'apparaît que nous avons à installer une position et une posture de B, c'est sans doute une évidence, mais que, pour moi, elle se décline différemment selon que je connais peu, moins ou pas la personne de A, et surtout, que cette déclinaison est aussi à nuancer selon le contexte et les intentions de l'entretien. Là aussi, cela peut sembler une évidence, mais, au moment du FAIRE, ce qui est venu, c'est une certaine peur, une maladresse et en même temps une confiance en l'autre. Pas une analyse des conditions des possibles de l'entretien. Si j'ai un conseil à me donner, c'est de ne pas me précipiter pour commencer, de prendre le temps d'installer un Moi expliciteur.

Qu'est-ce que je cherche à faire comme B ? Je me suis donnée comme obligation de faire effectuer au moins "une visée à vide" au cours de l'entretien, d'accompagner A du mieux que je peux, de laisser un moment pour terminer. Ce qui va me surprendre, c'est de repérer que les A ont des attentes par rapport à moi, notamment sur le choix du passage à approfondir, voire sur la situation elle-même. Un de mes A me demande l'autorisation d'explorer une situation connue car "Il ne veut pas m'embêter avec l'histoire de ..." ; un autre de mes A m'invite à donner mon avis sur le moment à explorer. Je le renvoie d'abord à son choix puis lâche prise et lui propose une séquence spécifique, ce qui

lui convient. Si j'ai accepté de donner mon avis, c'est parce que j'ai eu l'impression que A me considérait comme partenaire dans la recherche.

Ce que je remarque aussi, c'est que je regarde peu mes A, que je les écoute plutôt « de manière kinesthésique » ; c'est sans doute ennuyeux pour la reprise des gestes ; pourtant je peux tout de même les reprendre avec l'une d'entre elles et l'accompagner sur un moment particulier. Lorsque je m'arrête un peu plus longuement sur cette manière de faire, elle me renvoie à mon expressivité habituelle. Tout dans mon corps, mon visage surtout, « appelle » l'autre à la parole, à *me* parler. Je considère que cette mobilité invitante qui facilite l'adressage est un handicap pour l'entretien d'explicitation, car elle peut perturber le rapport à soi. En quelque sorte, je me mets en veille de moi et je laisse venir une autre forme de percevoir l'autre. J'ai développé dans mon quotidien d'enseignante primaire ce qui s'apparenterait à un système de radar tridimensionnel. J'ai constaté que, dans une classe, je me sens très en sécurité, en confiance : je sais que je peux percevoir toute modification du climat, toute émotion négative ou positive, toute perturbation, tout bruit, même si je suis concentrée sur une tâche avec un groupe ou avec un enfant. Lors d'une de mes dernières interventions en classe, avec des élèves de cinq ans que je voyais pour la première fois, dans un lieu que je ne connaissais pas, j'ai pu mettre en évidence que j'installe un système de radar au niveau du dos qui balaie l'espace entre le sol et ma hauteur et qui me permet de traiter tous les événements sans avoir besoin de me retourner, de me déplacer. Là, à St Eble., la démarche d'un A est plus difficile à contenir pour moi, la fatigue émergera à la fin de l'entretien. Pour accompagner, je ne trouve rien d'autre que de répéter juste des morceaux de phrases. Cela semble faire écho, mais je me sens misérable. Lorsque mes difficultés à contenir continuent, j'essaie de mettre en place quelque chose qui ressemble au pilotage automatique que j'effectue lorsque je roule en voiture sur de longs trajets que je connais. Je fais alors corps avec la voiture, je n'ai pas à me préoccuper de la route en tant que distance. Je sais lorsqu'il s'agira de virer, de prendre une autre direction. Ce pilotage s'effectue avec le bas de mon dos. Cela allait beaucoup mieux ainsi pour moi pour la guider et l'accompagner.

Je suis sensible aux premiers contacts. Quand un de mes A s'est installé, j'ai été émue. « Une espèce d'abandon, de confiance, dans la manière de s'asseoir, de laisser son corps épouser la chaise. C'est doux. Elle me guide en annonçant comment elle va procéder. » J'ai l'impression de ne faire presque rien, de procéder par touches. Là aussi je m'inquiète. Je n'ai pas de points de repères. Je me rends compte que je ne la connais pas, comme A. Néanmoins, A chemine et prend conscience de constats que la situation choisie lui donne. L'ai-je vraiment accompagnée ?

Pendant que j'accompagne, même si je me trouve maladroit, je me sens sensible aux contenus, certes, mais surtout à la musique des mots, leur tonalité. Avec A que j'ai ressentie en abandon, je me sens à la fois dans un accompagnement léger, je suis la courbe de son cheminement, et, en même temps, je n'arrive pas à lui faire effectuer « une visée à vide ». Chaque fois que je lui propose de s'arrêter sur un des moments qu'elle me décrit, elle refuse tranquillement et continue. Elle sait où elle veut aller. Et je n'ose y toucher. J'ai le sentiment de rester à la surface. Pourtant, en toute fin, elle constate quelque chose d'elle qui lui est familier. Elle a l'air étonnée. Parce qu'elle n'a pas été en évocation profonde et que des choses ont tout de même surgi ? Si je mets en lien le constat qu'elle formule à ce moment-là et la manière dont l'entretien s'est déroulé, j'y retrouve comme une certaine analogie, une familiarité entre le rythme et la forme de l'entretien et le message pour A. N'empêche, ça bouge à l'intérieur de moi, un maelström de douceur, d'incertitudes, d'incompétences et de satisfaction d'être arrivée au bout de trois entretiens, comme le dispositif le prévoyait.

Hyperadaptabilité.

Peut-être commencer par dire en quoi ce concept est signifiant pour moi. Je l'ai rencontré au début de l'été dans un travail d'étudiant. Il m'a percuté de plein fouet en mettant un mot sur certains aspects de moi que je ne comprenais pas vraiment. Dans un de leurs travaux de synthèse pour la certification, les étudiantes relatent une situation qu'elles vont analyser : À propos d'un enfant au vécu traumatique et qui vient d'intégrer une nouvelle école, le psychiatre qui accompagne l'équipe conclut la séance par une phrase choc : "Julie est une enfant hyperadaptée.". Il explique à l'assemblée en quoi Julie utilise l'adaptation comme mécanisme de survie. "Elle fait une

dissociation totale entre son passé traumatique et son quotidien. On a tendance à sous estimer le pouvoir dissociatif des enfants."

En quoi le concept d'hyperadaptation est-il à évoquer ? À mon sens, parce qu'il imprime une tonalité à certaines conduites, qu'il se décline aussi dans son versant ordinaire. Chaque individu s'adapte au milieu dans lequel il évolue, s'adapte à la situation. Dans quelle mesure l'adaptation, voire l'hyperadaptation, a-t-elle une influence dans le cadre d'une recherche ?

Pour moi, ici, sans nul doute, j'ai été, en tant que B, dans un respect extrême des consignes. Trois entretiens, alors je fais trois entretiens. Pourtant, j'ai hésité à faire un troisième entretien. La fatigue était là, mais il me semblait que l'intérêt du dispositif, c'était justement les entretiens successifs dans une même posture. Il y a, de ma part, une "facilité" à expérimenter les consignes comme elles sont proposées. Du moins, comme je les ai comprises. Je remarque aussi que le temps a été une dimension qui a retenu mon attention. J'ai été préoccupée par le temps. Je voulais avoir un moment, à chaque fin d'entretien, pour signifier que nous allions terminer. Alors, j'avais toujours une vigilance sur le temps qui passait. Sans doute, dans ces instants-là, suis-je peut-être plus attentive au dispositif qu'à la personne. Ce qui affecte mon rôle de B et la perception que l'interviewé va en avoir. Le rapport au temps dans le dispositif expérimental m'a effleuré aussi en tant que A : Lorsqu'un des B, après un long moment à explorer une situation me demande de choisir un moment particulier, j'ai d'abord un mouvement de surprise (Nous allons dépasser le temps), puis je me rappelle que c'est le problème de B, pas le mien et je me laisse aller à sa demande. De même, je me suis séparée des B successifs après les entretiens sans difficultés, sans même me poser la question d'un plaisir ou d'une nécessité d'un partage. Cela faisait partie des contraintes du dispositif et, pour moi, ces contraintes étaient productrices de données potentielles qui peuvent échapper dans d'autres conditions de réalisation. Qu'est-ce que cette focalisation sur le respect du temps et plus largement du dispositif, provoque, pas seulement sur la manière dont j'expérimente mais sur le déroulement de nos travaux ?

Je souhaitais expérimenter trois entretiens pour que le dispositif de recherche soit respecté et efficient, qu'il s'effectue au plus près du cadre, une recherche ayant à *contrôler* certaines

variables... Cela met ainsi en lumière certaines dimensions idéologiques de la recherche certes, mais aussi la nécessité de tracer le cadre et le contexte pour mieux comprendre données et résultats produits. Il me semblait qu'il était important que les participants, les co-chercheurs, aient une certaine rigueur dans leur expérimentation ou du moins, qu'ils y soient vigilants et qu'ils gardent traces des éventuelles distorsions, non pas pour être dans le respect d'une normalisation, mais pour questionner ce qui apparaît. Pendant le temps de St Eble, je n'aurais pu formuler clairement ce qui animait ce souci du respect du dispositif. Seule l'intention de m'y astreindre était présente et puissante.

Être A.

Être interviewé en techniques d'explicitation est un vrai bonheur, une occasion de rapport à soi d'une telle densité qu'il n'est pas possible de laisser s'échapper cette expérience. Je pratique l'autoexplicitation. J'en mesure la qualité et la richesse. Pourtant, quel confort d'être dans un lien de *dépendance*, selon Winnicott (1969). En effet, celui-ci considère que la santé mentale d'un individu dépend de la qualité des soins dont il a été entouré dans sa prime enfance. Cette qualité des soins est notamment déterminante dans la constitution du Moi. Elle se construit dans une combinaison de facteurs que Winnicott nomme *Préoccupation maternelle primaire*, *fonction de miroir* et *holding*. Le premier facteur consiste en une capacité d'empathie qui permet à la mère d'atteindre un degré de sensibilité non seulement pour savoir de quoi le nourrisson a besoin, mais aussi la capacité de se détacher ou de renoncer à certains de ses intérêts personnels afin de les diriger vers l'enfant. Cette *Préoccupation maternelle primaire* permet à l'enfant de se sentir dans « un sentiment continu d'exister suffisant », ce qui conditionne le début de la structuration du Moi. De même, la mère joue un rôle de *miroir* pour l'enfant, que Winnicott désigne par « *relation au moi* » (ego-relatedness), relation que le Moi entretient avec lui-même. Ainsi l'enfant se voit en quelque sorte en reflet dans le visage maternel, pour autant que la mère réponde au regard de l'enfant et qu'elle ne soit pas enfermée dans ses propres états émotionnels ou ses propres défenses. L'enfant peut ainsi se détacher progressivement de l'état de fusion symbiotique, de différencier le non-Moi du Moi et se constituer comme personne. Le troisième facteur envi-

ronnemental que Winnicott aborde pour faciliter la maturation du Moi, c'est la *holding*, c'est-à-dire la façon dont l'enfant est porté. Le *holding* joue une fonction de protection contre toutes les expériences angoissantes qui sont ressenties dès la naissance, qu'elles soient physiologiques, sensorielles ou qu'elles concernent le vécu psychique du corps (angoisse de morcellement). Le *holding* comporte également toute la routine des soins quotidiens, la manière dont il est traité, manipulé, soigné, le *handling* qui fonde le Moi corporel. Ainsi, Winnicott met en évidence trois processus qui contribuent à la constitution du Moi et qui permettent à l'enfant d'accéder à « la capacité d'être seul » : « le processus d'« *intégration* » qui conduit l'enfant à un état d'unité. C'est la constitution du Moi et du self⁴, conséquence du « *holding* » ; le deuxième processus est la « *personnalisation* » ou « *interrelation psychosomatique* », c'est-à-dire l'installation de la psyché dans le soma et le développement du fonctionnement mental. Ce sont les effets du « *handling* » ; le troisième processus concerne l'édification des *premières relations objectales* qui aboutit à la capacité d'utiliser l'objet. Il est déterminé par la façon dont l'environnement présente la réalité extérieure à l'enfant. » (Goise B. p.82)

Si je m'arrête un moment sur ce concept de *dépendance*, c'est que nous avons eu l'occasion de pointer une dimension de l'entretien d'explicitation qui relèverait des observations et théorisations de Winnicott. Nous avons pu observer que se tisse entre A et B quelque chose d'analogue au « *holding* ». En effet, lorsque la relation est installée, il semble que B, dans sa fonction de contenant, joue un rôle de protection contre les perturbations de l'environnement qui pourraient faire obstacle à la relation de B à lui-même : la bulle (St Eble 2002). Avec certains duos, c'était manifeste. L'irritation qui apparaissait sur A apparaissait sur B qui, alors, visiblement protégeait A des perturbations des observateurs dans cet exemple. De même, j'ai pu constater, pour de nombreux A et de B, une nécessité de relation de type fusionnel dans l'entretien et, à la fin de l'entretien, un besoin vital d'échanges de l'ordre de l'intimité, avant toute mise en com-

⁴ Lorsque le Moi devient une unité différenciée de l'extérieur, Winnicott lui donne le nom de « *self* ». C'est une représentation qui n'existe pas en tant que telle au début de la vie. C'est le Moi en tant que personne constituée de ses parties. C'est donc le Moi maturé.

mun que ce soit avec les sous-groupe ou le collectif (notamment St Eble 2002, premières émergences du concept de holding). Est-ce seulement de l'ordre du passage d'un temps à un autre, c'est-à-dire la nécessité de délier la relation pour reprendre contact avec le monde ? Sans doute, mais il me semble qu'il y a une dimension plus archaïque qui est en jeu et qui prend sa source dans les premières relations à la mère. Si cette hypothèse est plausible, sans pour autant qu'elle clôtüre l'ensemble des dimensions mises en oeuvre et/ou réactivées par l'entretien d'explicitation, une des difficultés à entrer en contact avec soi-même, donc avec le ressouvenir présentifié, pourrait trouver naissance dans des distorsions liées soit à l'effet miroir de la mère, soit au holding. En effet, cette fonction de protection et d'apaisement de la mère, comme elle est une des conditions environnementales de la constitution de soi de l'enfant, est sans doute un élément facilitant ou non l'accès au ressouvenir. Ce concept de holding me revient lorsque je suis A, non pas en tant que concept, mais comme quelque chose de l'ordre de l'ineffable qui, difficile de trouver des mots qui conviennent, qui m'assure d'emblée une position confortable, il me semble, quel que soit B, au départ. On dirait, et c'est ce qui correspond le mieux, que je plonge dans le vide avec la certitude d'être tenue, rattrapée. C'est très fugitif. Cette certitude vient au moment de la plongée vers le ressouvenir. Avant, avant, il y a le choix de la situation.

Très vite, dès la première session de la formation de base, l'hypothèse que l'action est significative de la personne s'est progressivement imposée à ma conscience. En effet, lors de l'exercice de fragmentation, j'ai obstinément voulu obliger A à entreprendre cette opération à chaque verbe. L'action choisie qui répondait à la consigne « décrire quelque chose que vous faites régulièrement » me paraissait d'une banalité évidente dans sa quotidienneté. Mais B résistait farouchement à mes entreprises d'exercice et si je percevais quelque jouissance chez A, je n'en avais cure, toute à mes questions de fragmentation ! Pierre, appelé à la rescousse, me dit tranquillement : « Ecoute ce qu'elle te dit. » De même, lorsqu'il s'agissait de choisir une situation, comme A, j'étais quelquefois stressée, quoi prendre, que dire ? Cela me mettait dans un tel état de confusion que rien ne venait..., ce qui fait que, lorsque quelque chose apparaissait, je le prenais pour

pouvoir au moins faire l'exercice ! À chaque fois, ce choix de la dernière chance laissait des traces de satisfaction ou de compréhension... Je me suis ainsi préoccupée de moins en moins de préparer la situation que j'aurais à décrire. Je laissais venir. Le St Eble 2001 sur les récits fut un choc profond pour moi, un événement dans ma compréhension du *laisser venir*. Bernard Honoré (2005), lorsqu'il présente la philosophie de la résonance et parle de son itinéraire de vie, insiste sur l'importance de la phénoménologie pour lui, et indique que celle-ci lui a permis « de mettre entre parenthèses tout ce que je sais pour laisser venir ce qu'il y a à venir ».

En effet, à chaque entretien sur le récit produit, nous avons pu dégager quelques principes fondamentaux sur ce qui se passe lorsque *Je* raconte et mettre en évidence les différences avec expliciter un vécu (Snoeckx M., 2001). De même la production de connaissance dans le récit est à approfondir. Connaissance sur soi. Connaissance sur quelque chose. En effet, nous avons constaté que le sujet se trouve dans une situation dans laquelle il maîtrise le discours, qu'il effectue un contrôle social plus ou moins vigilant sur ses auditeurs, sur leur intérêt, leur capacité d'écoute, ce qui le distancie, en quelque sorte, de son vécu. Il connaît son histoire. Il la met en scène, notamment en ce qui concerne le déroulement, pour mieux capter le public. Le narrateur semble ne rien apprendre de nouveau sur la situation. Cependant, après un entretien d'explicitation sur comment A s'y prend pour raconter son histoire, les A ont approché, à des degrés divers, la signification profonde de leur récit. Chaque récit avait une importance pour le narrateur. Peut-être y a-t-il aussi à différencier les récits provoqués pour la recherche, pour une analyse de pratiques et les récits produits au cours des conversations ordinaires. Le statut de la connaissance n'est sans doute pas équivalent, mais je fais l'hypothèse que, dans toutes ces catégories, les personnes disent quelque chose d'elles-mêmes. Que ce quelque chose soit déjà formulé, voulu ou pas, ou que ce quelque chose soit encore non conscient. L'autre volet concerne la prise de conscience. Il n'est pas sûr que le récit soit suffisant pour mettre le processus à jour pour le sujet lui-même. Bref, le récit permet de dire, mais il n'est pas sûr qu'il soit nécessairement entendu, du fait de son usage courant. Tant mieux, car si, à chaque histoire que nous racontons, nous mesurons à chaque fois les enjeux possibles,

sans doute serions-nous bien silencieux... » Ainsi, pour moi, chaque situation qui vient à la conscience a une signification, est un message pour moi, participe de ma compréhension de moi-même.

Je me laisse donc choisir par ce qui vient. Par rapport à la consigne, « un moment court dont on a envie de parler, des choses récentes », je me sens riche de cet été en Ardèche, de tant d'évènements que je me sens disponible et sereine. Je ne rencontre pas de difficultés d'accès au ressouvenir. Plusieurs B peuvent m'accompagner sans que cela perturbe mon maintien en présentification. Je pratique l'autoexplicitation et je suis très rapidement en évocation. J'accède facilement aux demandes des B, même si elles m'étonnent, et, à chaque fois je découvre quelque chose d'autre, que ce soit des co-remarqués ou des remarqués secondaires. J'ai donc confiance en la catégorie B. Pourtant, je vais rencontrer des difficultés au cours d'un entretien.

Du côté du choix des situations, si je prends le temps de les regarder, je note des ressemblances, des nuances, des différences. Pour le premier entretien, deux moments apparaissent, l'un dans la forêt, l'autre à l'intérieur de la maison. Ils clignotent pareil ; j'hésite ; B prend une position plus confortable pour lui, ce qui me laisse le temps de vérifier pour moi que je suis bien et je prends alors le premier. Pour le troisième entretien, je suis très émue, je sens trop de choses, mon expérience serrée « comme un nœud très fort ». B me demande de dire comment c'est serré et deux images du même objet, ma table de travail, apparaissent. Les deux sont belles, apaisantes. B me demande s'il y a quelque chose en moi de différent entre les deux images et je note une sensation plus lumineuse pour l'une d'entre elles et je la prends. Tout autre chose pour un autre des entretiens. Ce qui m'apparaît ne concerne pas la vie en Ardèche, mais ma boîte aux lettres à l'université. Cela me trouble. B me demande de prendre mon temps. J'attends encore qu'autre chose vienne, mais c'est le vide, du blanc ou une sorte de vent qui tourbillonne, et « Rien à faire. L'image obsédante du papier plié me revient, s'impose. » Je me dis que ce n'est pas une bonne idée. Mais il n'y en pas d'autre. Alors je la laisse venir. Pas seulement parce qu'il n'y en pas d'autre, mais parce que je pense, à ce moment-là, qu'il ne sert à rien de résister, que c'est l'occasion d'apprendre ce qui fait que je n'ai pas lu immédiatement ce

papier, et je laisse venir la situation. En sourdine, du trouble toujours, une peur de réveiller des douleurs, de buter sur je ne sais quoi (Valence de fond, St Eble 2003). Je le fais quand même. J'accepte le risque. Une des ressemblances, c'est que pour les trois situations, j'accepte ce qui se présente, que j'ai un choix possible, ou que la situation s'impose. Pour deux des situations, j'ai vérifié qu'elle me convenait dans la tonalité de la consigne, pour l'une accompagnée explicitement par B qui me demande de vérifier, d'estimer pour moi-même. Pour l'autre, la tonalité renvoyée était trouble, potentiellement douloureuse, mais je l'ai néanmoins acceptée. Ma croyance que toute situation est un signe, un message, et qu'il est dommageable de ne pas tenter au moins de l'approcher.

Les deux situations avec un choix possible vont aboutir, avec des guidages différents certes, sur le sens profond de ces situations pour moi. Ce que je remarque, c'est que je *réponds* aux sollicitations de mes B, même si elles m'étonnent. Par exemple, lorsque j'ai terminé mon cheminement, B qui m'accompagne pour le premier entretien, me demande sur quoi je veux revenir. Le premier moment de surprise passé (Je me dis que le temps passe), j'accepte sa demande, et le sens profond de cette situation émerge, en final d'un geste effectué. Aucune de ses demandes, de ses questions ne me gêne, même si je ne peux pas y répondre tout de suite. Pour l'autre de mes entretiens, le guidage est différent. J'ai la sensation que B ne me laisse pas aller dans ma tendance à tout décrire. Je n'ai pas pour autant « l'impression d'être bousculée », plutôt de ressentir son accompagnement comme une caresse apaisante qui me ralentit, me fait rester. Je remarque d'autant mieux les ruptures, celles qui me conduisent dans des dimensions que je n'envisageais pas, et le mouvement régulier d'apprécier pour moi ce qui se passe. Pour la situation qui s'est « imposée », je constate que je réponds aussi aux sollicitations de B, mais qu'il s'effectue une sorte de dissociation. Je ne dis pas tout de ce qui se passe pour moi, plus particulièrement tout ce qui pourrait relever des émotions, des idées qui me traversent, liées au sentiment paradoxal joie/inquiétude à la vue et à la possession du petit papier plié. Je suis en évocation, je décris bien toutes les étapes, mais pas les différentes couches qui la constituent. C'est comme une activité souterraine, une explicitation de l'ordre du clandestin qui

me permet de ne pas être séparée de moi-même et qui, en même temps, ne me met pas complètement en contact avec tout le feuilletage du vécu. Une sorte de contrôle. Lorsque je projette aujourd'hui, ce moment dans l'espace, il me semble que se joue quelque chose que nous avons identifié en 2002 comme un *isomorphisme*. Il y a comme une congruence avec le scénario initial (le V1). De la boîte aux lettres à mon bureau, je diffère l'ouverture du papier en même temps que je suis dans une espérance entremêlée d'inquiétude de le perdre, qu'il disparaisse parmi tous les autres envois. Dans la situation d'entretien, je diffère la venue des strates et non le déroulement. Cette répétition fonctionne comme une stratégie contenant qui facilite mon approche de la situation. Je ne suis, sans doute, pas en mesure d'aller à la rencontre du sens. Si je qualifie ce qui se passe dans les modalités d'accès, si l'éveil et le maintien sont présents, c'est *le développement* qui ne peut se déployer, dont je ne m'autorise pas le déploiement.

Partages

Travailler avec un groupe permanent m'a tout de suite convenu. Avancer ensemble au cours des différentes étapes. Prendre du temps pour écouter en ayant pour horizon l'idée séduisante et émouvante que nous pourrions reprendre s'il y a lieu, une parole, une situation, une idée parce que nous allons nous retrouver. Je suis une fille de la durée, de la reprise, du cheminement, de la confrontation obstinée et le dispositif m'est apparu en harmonie avec la démarche de co-recherche.

Lors de notre premier regroupement, le retour comme B, des règles de partage et de fonctionnement se sont installées, à la fois de manière tacite, notamment dans l'attention portée à ce que chacun ait une place, et aussi de manière plus formalisée. J'ai demandé à ne pas être porte-parole du groupe, rôle que je prends très volontiers et qui m'est souvent dévolu. Mon expérience de préposée à la synthèse collective m'a montré qu'il n'est ni facile, ni judicieux de cumuler des rôles. Ce premier moment, en tant que B, nous a permis de dégager quelques idées-forces : celle d'une sorte d'autonomie de A dans le degré d'intimité qu'il autorise ou non, d'une sorte de pouvoir sur la situation d'entretien ; celle de rythme synchrone ou asynchrone entre B et A ; celle aussi d'un sentiment de responsabilité dans la façon de recevoir ce que dit A et de limites à notre compréhension à ce qui a convenu ou non à A. Je

considère ce premier partage comme déterminant dans notre réflexion. En effet, les idées-forces vont être retravaillées à la lumière de notre expérience de A et approfondies par un temps d'écriture et d'analyse.

Ce qui m'étonne en premier lieu, pour quelques-uns d'entre nous, lors du partage en tant que A, c'est une sorte de filiation entre les préoccupations et les incertitudes de B et ce que nous présentons de notre expérience de A. Mais aussi ce que nous allons qualifier de « robustesse de l'évocation ». Elle perdure malgré les dissonances ou les dysharmonies : « On avait pas réussi à faire ensemble ». Ce constat met en évidence l'importance du *contrat avec soi-même* qui piloterait en quelque sorte le contrat avec l'autre. Il réaffirme aussi le *pouvoir puissance* dans la posture de A qui consent plus ou moins à la dépendance. À chaque présentation d'expérience, le groupe fonctionne comme un A collectif. Nous explorons avec lenteur, déclinant et manipulant les phases de remplissement, d'absorption, d'amorce, de visée à vide. Ce qui me revient de ce temps-là, c'est la densité du partage.

Le troisième moment nous cueille au matin du dernier jour. Comment restituer au collectif ce que nous avons fait, là où nous en sommes ? L'une d'entre nous demande un temps d'écriture pour faire le point. À partir de la consigne, « En quoi et comment les modalités d'accès au ressouvenir sont différentes selon la manière dont on est accompagné, selon ce qu'on se fait à soi-même, selon ce qu'on fait à l'autre, selon le contexte », nous revenons, dans cet écrit personnel, pas seulement sur notre expérience individuelle de A et de B, mais aussi sur ce que nous avons questionné, confronté au cours des partages précédents. La mise en commun de ce que nous allons nommer « modélisation » est pour moi, une avancée dans notre posture de co-chercheurs car, chacun d'entre nous, même si nous ne pourrions pas faire le tour de nos écrits dans le temps imparti, participe à l'élaboration d'une compréhension des modalités d'accès au ressouvenir. Chacun intervient en écho, en complémentarité, en questionnement, en objection, du point de vue expérientiel, comme du point de vue conceptuel. C'est un temps magnifique pour moi. Il me semble toucher là la richesse même de la co-recherche. Le choix des situations retient notre attention : du léger, de l'anodin ou du signifiant ? Les propositions de curseur du plus au moins. Les idées qui fument,

les questions qui rebondissent, tout me met dans un état de tension productrice. Nous questionnons l'intentionnalité de la conscience : tout ressouvenir me fait signe, toute référence à mon passé peut être porteur d'univers. Cette idée « d'une dynamique de moi-même qui s'ouvre vers quoi je vais » me semble pertinente pour comprendre le laisser venir. J'ai listé, pour chacune des rubriques, un certain nombre d'items qui m'apparaissent influencer les modalités d'accès au ressouvenir : A et B dans la question de la rencontre avec l'autre, des attentes de l'un et de l'autre, de l'acceptation d'affecter l'autre, d'entrer dans l'intimité de la formulation ; la position de B et de A dans l'échange, statut, imaginaire, enjeux, histoire, confusion des sentiments ; pour A, le contrat avec soi-même, liberté, autonomie, puissance, dépendance, moi-même avec l'autre, négociation, complémentarité, rythme, contrôle, présence à soi, acte, contenu, déploiement ; le contexte dans ses aspects de recherche ou d'exercices ou de pratiques, de choix de situations, le laisser venir, le délibéré, le préparé. Pour moi, ils sont tous articulés dans une dynamique et dans un mouvement. Ils sont en écho avec les présentations qui sont discutées. Il y aurait à prendre en compte les mouvements et les nuances... Mais, le collectif nous appelle et St Eble se clôture. Nous nous promettons d'écrire. Et nous écrivons.

Dernière touche

Peindre un autoportrait peut être une entreprise interminable. À chaque reprise du tableau, une touche peut encore être posée... Une touche, à partir de ce qui était en 2004, à partir de ce que je deviens aujourd'hui dans l'écriture. Peindre cet autoportrait est une tentative pour mieux comprendre l'aventure de la co-recherche, ses caractéristiques, ses richesses, ses limites éventuelles. Pour questionner la place de l'écriture, de la production des données, de la théorisation. Peindre un autoportrait pour continuer.

Miréille Snoeckx, novembre 2005

Bibliographie

- Duras M., (1993), *Ecrire*, Paris, Folio Gallimard.
- Goise B, (2001), 3^{ème} édition, Sous la direction de, *Le développement affectif et intellectuel de l'enfant*, Masson, Paris.
- Lejeune Ph. (1998) *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin.
- Luze(de) H., (1997), *L'ethno-méthodologie*, Paris, Anthropos.
- Snoeckx M., (2001) *Des récits et des hommes*

in Expliciter n°

Vermersch P.,(2004)

Winnicott D.W., (1969), *De la pédiatrie à la psychanalyse*, traduit de l'anglais par Kalmanovitch J., Paris, Payot.

Winnicott D.W., (1970), *Processus de maturation chez l'enfant*, traduit de l'anglais par Kalmanovitch J., Paris, Payot.

